

« La forêt est indifférente à nos états d'âme et nos problèmes »

Spécialiste amoureux de la forêt et de ses essences, Dominique Roques publie un récit poétique et instruit qui se lit autant qu'il se hume. Il y rappelle que, malgré les destructions et les feux, les arbres restent plus forts que les hommes



Dominique Roques a toujours vécu auprès des arbres.

PH. MATSAS/GRASSET

Recueilli par Benoît Lasserre
b.lasserre@sudouest.fr

Pendant plus de trente ans, Dominique Roques, diplômé d'HEC, a travaillé pour l'industrie du parfum en l'approvisionnant d'extraits naturels des arbres. Il vient d'écrire « Le Parfum des forêts ». En 2021, il a déjà publié « Cueilleur d'essences » chez Grasset.

La forêt, pour vous, c'est d'abord une histoire d'enfance.

Mon père était parti à l'aventure aux États-Unis, il y exerçait le métier de bûcheron et y a découvert la tronçonneuse. Il a été le premier à la commercialiser en France. Nous habitons en face de la forêt de Rambouillet grâce à laquelle je me suis très vite familiarisé avec les arbres. Mon père testait les tronçonneuses à la maison, j'ai fait l'apprentissage de la sciure, surtout de son

« L'un des premiers lanceurs d'alerte est John Muir qui s'opposa à la destruction accélérée des séquoias à la fin du XIX^e siècle en Californie »

odeur, ce qui m'a initié au parfum de la forêt. L'odeur de la résine dans les Landes, du tilleul en Bulgarie ou du cèdre. Le parfum est la porte d'entrée vers la botanique.

Vous-même n'êtes pas maladroît avec une tronçonneuse comme vous le racontez.

Au cours d'un de mes multiples voyages, je me trouve au Paraguay pour préserver une forêt de gaïacs, cet arbre exceptionnel de couleur bleue. Quand je m'empare d'une tronçonneuse, je devine le scepticisme des bûcherons locaux. Mais la tronçonneuse, ça ne s'oublie pas. Comme le vélo.

Cet engin a bouleversé la culture forestière dès son apparition dans les années 1940. Il faut imaginer la coupe manuelle quand on s'attaque à des mastodontes comme les « redwoods » de Californie, des séquoias qui



« La forêt repousse toujours » assure Dominique Roques à propos des incendies, comme celui de Landiras, en juillet 2022. Mais le temps forestier n'est pas le même que le temps humain. ARCHIVES LAURENT THEILLET/ « SUD OUEST »

peuvent atteindre les 110 mètres. S'attaquer à la main à de tels colosses a révélé tout le génie humain en général, et américain en particulier, comme l'invention du treuil à vapeur.

Les hommes coupent du bois depuis 4 000 ans, depuis l'âge de bronze. Avec la tronçonneuse, plus rien ne sera pareil. En un siècle et demi, on a coupé la moitié des arbres sur la surface du globe. Mais, selon des études de l'ONU pour qui un arbre doit avoir une hauteur de cinq mètres et un diamètre supérieur à 10 centimètres, il en reste 3 000 milliards. Un chiffre abstrait qui donne le vertige.

Pourquoi écrivez-vous que ceux qui n'aiment pas les arbres sont beaucoup plus nombreux que ceux qui les aiment ?

En Occident, on assiste à un mouvement de retour vers l'arbre et c'est magnifique. Mais, presque partout dans le monde, l'industrie forestière continue de détruire des milliers d'hectares sylvoles. Je raconte qu'en déplacement à Bornéo, le chauffeur de taxi qui me véhicule se fout complètement des arbres, il veut juste améliorer ses conditions de vie et n'aura aucun remords si cela entraîne la disparition de forêts centenaires pour planter des palmiers à huile.

J'en reviens à la tronçonneuse qui reste un outil de bûcheron. Plus inquiétante est l'utilisation exponentielle du bulldozer. Avec lui, la forêt est un obstacle et le

but est de libérer de l'espace au profit du soja et de l'élevage, comme au Brésil, du temps de Bolsonaro.

Vous affirmez que l'agroforesterie a copié l'agriculture intensive.

Oui, on a inventé les moissonneuses à arbres. Le travail va plus vite mais il n'y a plus aucune relation avec la nature. Même en France, où on est loin de ce qui se

« Une forêt jardinée, c'est une merveille et on peut faire du prélèvement raisonnable »

passé en Afrique ou en Indonésie, il ne faut pas gratter beaucoup pour trouver des sujets de discorde, comme dans les Landes avec la monoculture du pin ou dans le Morvan où on supprime des feuillus pour planter du pin Douglas.

La défense de la forêt ne date pourtant pas d'aujourd'hui.

Au Liban, dominé par l'Empire romain, on se rend rapidement compte qu'il faut arrêter de raser les cèdres. L'un des textes les plus édifiants reste l'ordonnance de Brunoy, édictée en mai 1346 par Philippe VI de Valois qui vise à préserver la ressource forestière et inspirera Colbert trois siècles plus tard avec les écoles de sylviculture.

L'un des premiers lanceurs d'alerte est John Muir qui s'opposa à la destruction accélérée des séquoias à la fin du XIX^e siècle en Californie. À cette époque, c'était courageux car c'était l'Amérique du western.

Le bois est un matériau écologique, de plus en plus plébiscité, mais est-il écologique de s'en servir autant ?

Il n'y a rien de choquant à couper un arbre au bon endroit et au bon moment. En France, on ne va pas manquer de bois. Au contraire, les stocks augmentent.

Mais le prix à payer, c'est la transformation de certains paysages sur des surfaces énormes, comme je vous le disais pour le Morvan. Au lieu de ne planter que du Douglas, il faudrait que les forestiers acceptent d'alterner entre pins et feuillus, la partie serait gagnée. Une forêt jardinée, c'est une merveille et on peut faire du prélèvement raisonnable.

Il y a un lobby forestier très puissant mais je pense que, comme dans d'autres domaines, la pression du consommateur sera décisive et cela a d'ailleurs commencé. Les compagnies seront obligées de s'adapter. Pour ma part, je préconise d'apprendre la vie des arbres dès l'école primaire. Vous mettez les enfants une demi-heure au soleil, une demi-heure à l'ombre, il n'y a rien de plus pédagogique.

Malgré le dérèglement climatique, les

canicules et les mégafeux, vous affichez votre optimisme.

Je vais vous sembler provocateur mais la forêt repousse toujours. La différence est qu'elle le fait à son rythme qui n'est pas le nôtre.

Après un incendie, le paysage est bouleversé pour vingt ou trente ans. À l'échelle humaine, c'est très long. À celle de la forêt, qui est apparue il y a 370 millions d'années, ce n'est rien. La forêt est indifférente à nos états d'âme et à nos problèmes. En France, elle gagne même du terrain en raison de la déprise agricole.

À Tchernobyl, des milliers d'arbres ont repoussé en tenant compte du taux de radioactivité. C'est la forêt qui choisit elle-même les espèces qui prendront la relève.

Votre livre est aussi une œuvre littéraire. L'arbre est un héros de la littérature.

On n'en finirait pas de recenser les romans, les poèmes ou les contes dont l'arbre est un personnage essentiel. J'évoque « L'homme qui plantait des arbres » de Jean Giono. Dès la première page de son « Un roi sans divertissement », il attribue un des rôles principaux à un hêtre et il l'aurait d'ailleurs imaginé avant les autres protagonistes humains.

« Le Parfum des forêts - L'homme et l'arbre, un lien millénaire », de Dominique Roques, éd. Grasset, 192 p., 19 €.